

Cet ouvrage est d'autant plus utile qu'il est plus rare; et par conséquent, ce qui y est rapporté est l'objet le plus important de tout ce que les hommes ont écrit sur les loix. On y trouve les principes de la justice naturelle, et de la justice civile; on y voit les raisons qui ont servi de fondement à ces loix, et les motifs qui ont servi à les établir. On y apprend encore que les loix ne sont que des moyens pour parvenir à un certain but, et que ce but est le bien de la société. On y voit que les loix doivent être conformes à la raison, et que la raison est le seul guide qui nous doit servir dans la recherche de la vérité.

OEUUVRES DIVERSES.

Plures, d'après le projet de son ouvrage, et d'après l'avis de son conseil. Et que l'Assemblée Nationale, par ses décrets, a autorisé son auteur à publier ces ouvrages, sous le titre de *Ouvrages de Vaux*. D'où les motifs de son ouvrage, et d'où les motifs de son ouvrage.

Il est à regretter que les ouvrages de Vaux ne soient pas plus connus, et que les motifs de son ouvrage ne soient pas plus connus. Mais il est à espérer que les motifs de son ouvrage, et d'où les motifs de son ouvrage, seront connus de tous les hommes de bien.

On trouve dans ces ouvrages, et d'où les motifs de son ouvrage, les motifs de son ouvrage, et d'où les motifs de son ouvrage.

ÉLÉGIES.

ÉLÉGIE I^{re}.

POUR M. FOUQUET¹.

AUX NYMPHES DE VAUX².

1661.

REPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueuil³ enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords⁴.

¹ Publiée d'abord dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*. Cologne, 1667, in-12, t. II, p. 195, avec ce titre : *Pour le malheureux Oronte*; ensuite dans les *Fables nouvelles et autres poésies de M. de La Fontaine*, 1671, in-12, p. 105, avec ce titre : *Pour M. F.*; et enfin dans le *Recueil de poésies diverses et chrétiennes*, 1671 ou 1682, t. III, p. 340, avec ce titre : *Pour M. Fouquet*. (W.)

² Fouquet, dans le moment de sa plus grande fortune, et, à ce qu'il croyoit, de sa plus haute faveur, fut arrêté à Nantes le 5 septembre 1661, c'est-à-dire dix-neuf jours après avoir donné à Louis XIV et à toute sa cour une fête splendide dans son superbe château de Vaux. Les rigueurs du roi à son égard firent craindre qu'on eût le dessein de le faire périr. La Fontaine s'adresse dans cette élégie aux nymphes de Vaux; il leur confie ses douleurs sur le malheur de son ami, et il les supplie de fléchir le roi en faveur de celui qui a embelli leurs demeures avec tant de magnificence. Il parut alors deux autres élégies sur le même sujet; l'une de Pellisson, qu'on trouvera dans ses *Oeuvres diverses*, t. I, p. 194, et l'autre, dont j'ignore l'auteur, dans le *Recueil de quelques pièces galantes et nouvelles*, t. I, p. 144. (W.)

³ L'Anqueuil est une petite rivière qui passe à Vaux. (*Note de La Fontaine.*)

⁴ VAR. Dans l'édition originale de 1671, La Fontaine a écrit *bors* par licence poétique, et pour rimer aux yeux avec *trésors*.

On ne blâmera pas vos larmes innocentes ;
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
 Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
 Les destins sont contents ; Oronte est malheureux ¹.
 Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
 Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
 Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
 Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels ².
 Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
 Que vous le trouveriez différent de lui-même !
 Pour lui les plus beaux jours sont de ³ secondes nuits :
 Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
 Hôtes infortunés de sa triste demeure,
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
 Les attraites enchanteurs de la prospérité !
 Dans les palais des rois cette plainte est commune,
 On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
 Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps.
 Lorsque sur cette mer on ⁴ vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,

¹ VAR. Voltaire, dans sa lettre à M. de La Visclède (t. XLIII, p. 518, édition de Renouard), prétend que La Fontaine avoit mis,

La cabale est contente, Oronte est malheureux ;

mais que depuis il changea ce vers, pour ne pas trop irriter Colbert.

² La Fontaine rappelle ici la fête de Vaux, qui eut lieu le 17 août 1661, et qu'il a décrite dans une lettre à de Maucroix, qu'on trouvera ci-après.

³ VAR. Édition de 1667 : *Des*.

⁴ VAR. Édition de 1667 : *L'on*.

Il est bien malaisé de régler ses désirs ;
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
 Jamais un favori ne borne sa carrière ;
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
 Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
 Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
 Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
 Ne suffisoient-ils ¹ pas sans la perte d'Oronte ?
 Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
 Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
 Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
 Vous n'avez pas ² chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le soleil de la cour :
 Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
 Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
 Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens ;
 Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
 Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
 Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux ;
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie ;

¹ VAR. Édition de 1667. *Ne suffiroient-ils.*

² VAR. Édition de 1667 : *Vous n'avez plus.*

Dès qu'il put se venger il en perdit l'envie.
 Inspirez à Louis cette même douceur :
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence ;
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux ;
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

 ÉLÉGIE II.

 A L'AMOUR¹.

PLAINTES SUR SES RIGUEURS.

1671.

AMOUR, que t'ai-je fait ? dis-moi quel est mon crime :
 D'où vient que je te sers tous les jours de victime ?
 Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers ?
 N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts ?
 Considère, cruel, quel nombre d'inhumaines
 Se vante de m'avoir appris toutes tes peines ;
 Car, quant à tes plaisirs, on ne m'a jusqu'ici
 Fait connaître que ceux qui sont peines aussi.

¹ Publiée, pour la première fois, dans le *Recueil des fables et autres poésies* de 1671, p. 126, et insérée dans les *OEuvres diverses*, édition de 1729, in-8° t. I, p. 66. Nous avons ajouté des titres à cette élégie et aux quatre suivantes, et nous les avons mises sous la date de leur publication, ignorant celle de leur composition. (W.)

J'aimais, je fus heureux : tu me fus favorable
 En un âge où j'étois de tes dons incapable.
 Chloris vint une nuit : je crus qu'elle avoit peur.
 Innocent ! Ah ! pourquoi hâtoit-on mon bonheur !
 Chloris se pressa trop ; au contraire, Amarylle
 Attendit trop long-temps à se rendre facile.
 Un an s'étoit déjà sans faveurs écoulé,
 Quand, l'époux de la belle aux champs étant allé,
 J'aperçus dans les yeux d'Amarylle gagnée
 Que l'heure du berger n'étoit pas éloignée.
 Elle fit un soupir, puis dit en rougissant :
 Je ne vous aime point, vous êtes trop pressant :
 Venez sur le minuit, et qu'aucun ne vous voie.
 Quel amant n'auroit cru tenir alors sa proie ?
 En fut-il jamais un que l'on vît approcher
 Plus près du bon moment, sans y pouvoir toucher ?
 Amarylle m'aimoit ; elle s'étoit rendue
 Après un an de soins et de peine assidue.
 Les chagrins d'un jaloux irritoient nos desirs ;
 Nos maux nous promettoient des biens et des plaisirs.
 La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
 Et me déroba même aux yeux de ses étoiles :
 Ni joueur, ni filou, ni chien ne me troubla.
 J'approchai du logis : on vint, on me parla ;
 Ma fortune, à ce coup, me sembloit assurée.
 Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée.
 Le lendemain l'époux se trouva de retour.
 Et bien ! me plains-je à tort ? me joues-tu pas, Amour ?
 Te souvient-il encor de certaine bergère ?

¹ VAR. Dans les éditions modernes : *Eh bien !*

On la nomme Phyllis; elle est un peu légère :
 Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur
 Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
 Nous nous trouvâmes seuls : la pudeur et la crainte
 De roses et de lis à l'envi l'avoient peinte.
 Je triomphai des lis et du cœur dès l'abord ;
 Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor.
 Sur le point que j'allois surmonter cette honte ,
 On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
 Iris entre ; et depuis je n'ai pu retrouver
 L'occasion d'un bien tout près de m'arriver.

Si quelque autre faveur a payé mon martyr ,
 Je ne suis point ingrat , Amour , je vais la dire :
 La sévère Diane , en l'espace d'un mois ,
 Si je sais bien compter , m'a souri quatre fois ;
 Chloé pour mon trépas a fait semblant de craindre ;
 Amarante m'a plaint ; Doris m'a laissé plaindre ;
 Clarice a d'un regard mon tourment couronné ;
 Je me suis vu languir dans les yeux de Daphné.
 Ce sont là tous les biens donnés à mes souffrances ;
 Les autres n'ont été que vaines espérances ;
 Et , même en me trompant , cet espoir a tant fait
 Que le regret que j'ai les rend maux en effet.

Quant aux tourments soufferts en servant quelque ingrate ,
 C'est où j'excelle : Amour , tu sais si je me flatte.
 Te souvient-il d'Aminte ? il fallut soupirer ,
 Gémir , verser des pleurs , souffrir sans murmurer ,
 Devant que mon tourment occupât sa mémoire ;

Y songeoit-elle encor ? hélas ! l'osé-je croire ?
 Caliste faisoit pis ; et , cherchant un détour ,
 Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.
 Je lui donne le prix sur toutes mes cruelles.
 Enfin , tu ne m'as fait adorer tant de belles
 Que pour me tourmenter en diverses façons :
 Cependant ce n'est pas assez de ces leçons :
 Tu me fais voir Clymène : elle a beaucoup de charmes ;
 Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes ;
 Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer ,
 Et , capable d'amour , ne me sauroit aimer.
 Il ne me restoit plus que ce nouveau martyr :
 Veux-tu que je l'éprouve , Amour ? tu n'as qu'à dire.
 Quand tu ne voudrois pas , Clymène aura mon cœur :
 Dis-le-lui , car je crains d'irriter sa douleur.

ELEGIE III.

A CLYMÈNE.

NOUVEAUX TOURMENTS D'AMOUR.

1671.

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse ,
 Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse ,
 Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé ,
 Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.

Que faire? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
 On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
 Inquiet et fécond en nouvelles amours :
 Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
 Si faut-il¹ une fois brûler d'un feu durable :
 Que le succès en soit funeste ou favorable,
 Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
 Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
 Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune.
 Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune :
 Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
 Encore en tire-t-on un souris quelquefois;
 Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.

¹ *Si faut-il*, c'est-à-dire pourtant faut-il. Cette tournure se trouve fréquemment dans La Fontaine. *Si*, dans ces sortes de phrases, n'est pas une conjonction dubitative; mais le mot *si* de notre ancien langage, qui au contraire s'emploie dans les phrases où il faut affirmer, et qui remplace, par cette raison, au besoin, les mots *il*, *vous*, *oui*, *aussi*, *pourtant*. « La particule *si*, dit très-bien « Nicot (*Thésor de la langue francoyse*, Paris, 1606, in-folio, p. 594), a en « maints lieux énergie renforçant le verbe qui le suit, comme : *Si veux-je pas* « *que tu mentes*. *Si l'abandonnez-vous*, auquel endroit *si* est de menace, « commandement et force. Cette particule a autre énergie quand on dit, *Il étoit* « *scavant, et si étoit vaillant aux armes*. Quand elle précède le mot *faut*, elle a « énergie de nécessité, comme *si faut-il que vous me sachiez*. » On trouve aussi des exemples de cette sorte de locution dans Molière, et je m'étonne qu'aucun de ses commentateurs ou éditeurs n'ait pu comprendre ni ponctuer les deux vers de la scène iv du second acte de *Tartufe*, que prononce la suivante Dorine, impatientée de la bouderie de Valère et de Marianne, qu'il lui importe de faire cesser à l'instant même, afin de leur communiquer les projets qu'elle a conçus pour le succès de leurs amours.

Encor! Diantre soit fait de vous! Si, je le veux,
 Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

Dans ces vers, *si, je le veux* signifie *oui, je le veux, vous dis-je*. C'est le mot *si* placé devant le verbe pour lui donner plus de force, et le rendre, non pas seulement l'expression de la volonté de celui qui parle, mais aussi celle de l'autorité et du commandement. (W.)

Clymène, vous pouvez me donner un empire,
 Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant :
 Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
 Hélas! qu'il est aisé de se flatter soi-même!
 Je me propose un bien dont le prix est extrême,
 Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
 Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?
 Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
 Votre bouche sera la demeure des Graces,
 Mille dons près de vous me viendront partager ;
 Et mille feux chez moi ne viendront pas loger !
 Et je ne mourrai pas ! Non, Clymène, vos charmes
 Ne paroîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
 Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
 Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
 Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
 Si pourtant vous aimer, Clymène, étoit vous plaire,
 Que je serois heureux! quelle gloire! quel bien!
 Hors l'honneur d'être à vous, je ne demande rien.
 Consentez seulement à vous voir adorée ;
 Il n'est condition des mortels révéree
 Qui ne me soit alors un objet de mépris.
 Jupiter, s'il quittoit le céleste pourpris,
 Ne m'obligeroit pas à lui céder ma peine.
 Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
 Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
 Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
 Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre ;
 Et, si le sort vouloit me donner à quelqu'autre,
 Dites : Je le réclame; il vit dessous ma loi :

Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
 Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
 N'y touchez point. Alors je me croirai monarque.
 J'en sais de bien traités ; d'autres il en est peu.
 Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
 Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
 Il vous sera permis après d'être cruelle.
 De ma part, le respect et les soumissions,
 Les soins, toujours enfants des fortes passions,
 Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
 L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
 Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
 Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

ÉLÉGIE V.

A CLYMÈNE.

PEINES CAUSÉES PAR UN RIVAL.

1671.

Ah ! Clymène, j'ai cru vos yeux trop de léger ;
 Un seul mot les a fait de langage changer.
 Mon amour vous déplaît ; je vous nuis, je vous gêne :
 Que ne me laissiez-vous dissimuler ma peine ?
 Ne pouvois-je mourir sans que l'on sût pourquoi ?

Voulez-vous qu'un rival pût triompher de moi ?
 Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
 Vous le rendez heureux encor par mes supplices :
 Il en jouit, Clymène, et vous y consentez !
 Vos regards et mes jours par lui seront comptés !
 J'ose à peine vous voir ; il vous parle à toute heure !
 Honte, dépit, Amour, quand faut-il que je meure ?
 Hélas ! étois-je né pour un si triste sort ?
 Sont-ce là les plaisirs qui m'attendoient encor ?
 Vous me deviez, Clymène, une autre destinée.
 Mais, puisque mon ardeur est par vous condamnée,
 Le jour m'est ennuyeux, le jour ne m'est plus rien.
 Qui me consolera ? je fuis tout entretien ;
 Mon cœur veut s'occuper sans relâche à sa flamme.
 Voilà comme on vous sert ; on n'a que vous dans l'âme.

Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
 Je puis dire que tout me rioit sous les cieux.
 Je n'importunois pas au moins par mes services ;
 Pour moi le monde entier étoit plein de délices :
 J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours ;
 Mes amis me cherchoient, et parfois mes amours.
 Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
 Phébus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire,
 Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir.
 Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
 Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes ;
 Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes ;
 Encor me prive-t-on du triste réconfort
 D'en arroser les mains qui me donnent la mort.

Adieu plaisirs, honneurs, louange bien aimée;
 Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée ?
 J'y renonce à présent; ces biens ne m'étoient doux
 Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de vous.
 Je respire à regret; l'ame m'est inutile.
 J'aimerois autant être une cendre infertile
 Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé:
 Clymène, il m'est nouveau de le voir refusé.
 Hier encor, ne pouvant maîtriser mon courage,
 Je dis sans y penser: Tout changement soulage;
 Amour, viens me guérir par un autre tourment.
 Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment;
 Ma cruelle me plaît. Vois ses yeux et sa bouche.
 O dieux! qu'elle a d'appas! qu'elle plaît! qu'elle touche!
 Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta cour.
 Ma cruelle me plaît; non, ne viens pas, Amour.

Ainsi je m'abandonne au charme qui me lie:
 Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
 Puissent tous les malheurs s'assembler contre moi
 Plutôt que je vous manque un seul moment de foi!
 Comme ai-je pu tomber dans une autre pensée?
 Un premier mouvement vous a donc offensée?
 Punissez-moi, Clymène, et vengez vos appas;
 Avancez, s'il se peut, l'heure de mon trépas.
 Lorsque je vous rendis ma dernière visite,
 Votre accueil parut froid, vous fûtes interdite.
 Clymène, assurément mon amour vous déplaît:
 Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arrêt?
 Faut-il long-temps souffrir pour l'honneur de vos charmes?

Et bien ! j'en suis content; baignez-vous dans mes larmes;
 Je suis à vous, Clymène: heureux si quelque jour
 Je vous plais par ma mort plus que par mon amour!

ÉLÉGIE V.

A CLYMENE.

JALOUSIE CONTRE UN RIVAL QUI N'EST PLUS.

1671.

J'AVOIS cru jusqu'ici bien connoître l'amour:
 Je me trompois, Clymène; et ce n'est que d'un jour
 Que je sais à quel point peuvent monter ses peines.
 Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
 Un esclavage dur ne m'ait assujéti;
 Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
 Des douleurs qu'on endure en servant une belle
 Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
 La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
 Monstre toujours fécond en fantômes divers,
 Jusque-là, grace aux dieux, n'en avoit pu produire
 Que mon cœur eût trouvés capables de lui nuire.
 Pour les autres tourments, ils m'étoient fort communs:

* VAR. Dans les éditions modernes. Eh bien!

Je nourrissois chez moi les soucis importuns,
 La folle inquiétude en ses plaisirs légère,
 Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère;
 J'y nourrissois encor les désirs sans espoir,
 Les soins toujours veillants, le chagrin toujours noir,
 Les peines que nous cause une éternelle absence.
 Tous ces poisons mêlés composoient ma souffrance;
 La jalousie y joint à présent son ennui.
 Hélas! je ne connois l'amour que d'aujourd'hui.
 Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon ame;
 Je meurs. Ah! si c'étoit seulement de ma flamme!
 Si je ne périssois que par mon seul tourment!
 Mais le vôtre me perd: Clymène, un autre amant,
 Même après son trépas, vit dans votre mémoire.
 Il y vivra long-temps; vos pleurs me le font croire.
 Un mort a dans la tombe emporté votre foi!
 Peut-être que ce mort sut mieux aimer que moi.
 Certes! il en donna des marques bien certaines,
 Quand pour le soulager de l'excès de ses peines,
 Vous lui voulûtes bien conseiller, par pitié,
 De réduire l'amour aux termes d'amitié.
 Il vous crut; et pour moi, je n'ai d'obéissance
 Que quand on veut que j'aime avecque violence.
 Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux;
 Mais n'aimez plus ce mort, et vous jugerez mieux.
 Comment ne l'aimer plus? on y songe à toute heure,
 On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure;
 Son bonheur avec lui ne sauroit plus vieillir:
 Je puis vous offenser; il ne peut plus faillir.
 O trop heureux amant! ton sort me fait envie.

Vous l'appellez ami: je crois qu'en votre vie
 Vous n'en fîtes un seul qui le fût à ce point.
 J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point:
 Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.
 Clymène, je veux bien que sa perte vous touche;
 Pleurez-la, j'y consens: ce regret est permis;
 Mais ne confondez point l'amant et les amis.
 Votre cœur juge mal du motif de sa peine;
 Ces pleurs sont pleurs d'amour: je m'y connois, Clymène.
 Des amis si bien faits méritent, entre nous,
 Que sous le nom d'amants ils soient pleurés par vous.
 Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes;
 Avouez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
 Il joignoit les beautés de l'esprit et du corps:
 Ce n'étoient cependant que ses moindres trésors;
 Son ame l'emportoit. Quoiqu'on prise la mienne,
 Je la réformerois de bon cœur sur la sienne.
 Exceptez-en un point qui fait seul tous mes biens,
 Je ne changerois pas mes feux contre les siens.
 Puisqu'il n'étoit qu'ami, je le surpasse en zèle;
 Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
 Je n'en puis relâcher. N'engagez point mon cœur
 A tenter les moyens d'en être le vainqueur:
 Je me l'arracherois; et vous en seriez cause.

Moi cesser d'être amant! et puis-je être autre chose?
 Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loué,
 Et vouloir pour ami sans plus être avoué?
 Non, Clymène, ce bien, encor qu'inestimable,
 N'a rien de votre part qui me soit agréable: